

LITTÉRATURE.

Lettres de GOETHE et de BETTINA,

Traduites de l'allemand

Par SÉBASTIEN ALBIN. (2 vol. in-8°. — 1843.)

Nous avons vu une fois, si l'on s'en souvient, Jean-Jacques Rousseau en correspondance avec une de ses admiratrices qui s'était éprise de lui jusqu'à oser l'aimer. Mme de La Tour-Franqueville, après la lecture de *la Nouvelle Héloïse*, se monte la tête, se croit une Julie d'Étange, et elle écrit des lettres très vives au grand écrivain, qui la traite assez mal et en misanthrope qu'il est. Il est curieux de voir comment, dans un cas analogue, le grand poète de l'Allemagne, Goethe, traita différemment l'une de ses jeunes admiratrices, qui lui déclarait avec exaltation son amour. Mais, dans ce cas non plus que dans l'autre, il ne faut pas s'attendre à un amour vrai, naturel, partagé, à l'amour de deux êtres qui échangent et confondent les sentimens les plus chers. Ce n'est pas de l'amour proprement dit, c'est un culte; il y a une prêtresse et un dieu. Seulement, Rousseau était un dieu malade, quinqué, atteint de gravelle, et qui avait moins de bons que de mauvais jours. Goethe est un dieu supérieur, calme, serein, égal, bien portant et bienveillant, le Jupiter olympien qui regarde et sourit.

Au printemps de 1807, il y avait à Francfort une charmante jeune fille, âgée de dix-neuf ans, et si petite qu'elle n'en paraissait que douze ou treize. Bettina Brentano, fille d'un père italien établi et marié à Francfort, appartenait à une famille très originale et dont tous les membres avaient un cachet de singularité et de fantaisie. C'était un propos qui avait cours dans la ville, que, « là où la folie finit chez les autres, elle ne faisait que commencer chez les Brentano. » La petite Bettina n'aurait pas pris ce mot pour une injure : « Ce que d'autres appellent extravagance est compréhensible pour moi, disait-elle, et fait partie d'un savoir intérieur que je ne puis exprimer. » Elle avait en elle le démon, le lutin, la fée, ce qu'il y a au monde de plus opposé à l'esprit bourgeois et formaliste avec qui elle était en guerre déclarée. Restée italienne par son imagination qui était colorée, pittoresque et lumineuse, elle y combinait la rêverie et l'exaltation allemande, qu'elle semblait pousser par momens jusqu'à l'hallucination et à l'illumination. « Il y a en moi, disait-elle, un démon qui s'oppose à tout ce qui veut faire de la réalité. » La poésie était son monde naturel. Elle sentait l'art et la nature comme on ne les sent qu'en Italie; mais ce sentiment, commencé à l'italienne, se traduisait, se terminait trop souvent en vapeurs et en brouillards, non sans avoir passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Bref, au

milieu de tant de qualités rares qui décoraient la petite Bettina et qui en faisaient une merveille, il ne lui manquait que ce qu'on appellerait tout net *le bon sens français*, lequel n'est peut-être pas compatible avec tous ces autres dons. Il semblait que la famille de Bettina, en venant d'Italie en Allemagne, fût passée, non par la France, mais par le Tyrol, en compagnie de quelque troupe de gais Bohèmes. Au reste, ces défauts que j'indique peuvent se marquer en avançant dans la vie; mais, à dix-neuf ans, ce n'est qu'un piquant de plus et qu'une grâce.

En parlant si librement de Bettina, j'ai presque besoin de m'en excuser, car Bettina Brentano, devenue Mme d'Arnim, veuve aujourd'hui d'Achim d'Arnim, l'un des poètes distingués de l'Allemagne, vit à Berlin, entourée des hommes les plus remarquables, jouissant d'une considération qui n'est pas due seulement aux facultés élevées de l'esprit, mais qui tient aussi aux vertus excellentes de l'âme et du caractère. Cette fée, si long-temps lutine, se trouve être, assure-t-on, l'un des plus dévoués des cœurs de femme. Mais c'est elle-même qui, en 1833, deux ans après la mort de Goethe, a publié cette Correspondance qui nous la fait connaître tout entière, et qui nous permet, qui nous oblige d'en parler si à notre aise et si hardiment. Ce livre, traduit en français par une femme de mérite qui s'est dérobée sous le pseudonyme de *Sébastien Albin*, est un des plus curieux et des plus propres à nous faire pénétrer dans les différences qui séparent le génie allemand du nôtre. La préface de l'auteur commence par ces mots : « Ce livre est pour les bons et non pour les méchants. » C'est comme qui dirait : *Honni soit qui mal y pense.*

Ce fut donc cette jeune fille de dix-neuf ans, Bettina, qui se mit un jour brusquement à aimer le grand poète Goethe d'un amour idéal, et sans l'avoir encore vu. Un matin qu'assise dans le jardin parfumé et silencieux, elle rêvait à son isolement, l'idée de Goethe se présenta à son esprit; elle ne le connaissait que par sa renommée, par ses livres, par le mal même qu'elle entendait quelquefois dire autour d'elle de son caractère indifférent et froid. Son imagination se prit à l'instant, et l'objet de son culte fut trouvé.

Goethe avait alors cinquante-huit ans; il avait un peu aimé dans sa jeunesse la mère de Bettina. Il vivait depuis longues années à Weimar, à la petite cour de Charles-Auguste, dans la faveur, ou pour mieux dire dans l'amitié et l'intimité du prince, dans une étude calme, variée, universelle, dans une fécondité de production incessante et facile, en tout au comble de la félicité, du génie et de la gloire. La mère de Goethe habitait Francfort; Bettina se lia avec elle et se mit à aimer, à étudier et à deviner le fils dans la personne de cette mère si remarquable et si